

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 50

Artikel: M. Léantaud, souffleur de la Comédie française
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197224>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Biel, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Les nouveaux abonnés pour 1899 recevront le CONTEUR VAUDOIS gratuitement d'ici à la fin de l'année courante.

La chasse aux canards sur le lac de Neuchâtel.

On nous communique un ancien numéro du *Rameau de Sapin*, dans lequel M. A. Bachelin a publié les lignes suivantes :

« Les chasseurs profitent volontiers de l'heure matinale pour leurs expéditions ; une « loquette », petit bateau plat, formé de trois planches ajustées, les portera vers le but, qu'ils ont reconnu de loin, à l'aide d'une lunette d'approche, instrument inséparable de cette chasse.

— Ils chemineront d'abord avec une rame taillée d'un seul morceau, et qu'on manie debout, puis quand ils seront à peu près à 500 mètres de la troupe des canards, ils prendront les « palettes » ou pattes d'oise, lames écourtées, dont on se sert lentement et sans bruit, couché sur le ventre. Il ne faut point donner l'éveil à la troupe, et là est le côté palpitant de cette dernière partie du voyage.

» La petite embarcation porte, braquée sur une fourchette de la proue, une arme connue sous le nom de « canardière », énorme fusil de neuf à douze pieds de long, trois pouces de large, pesant plus de quarante livres, et émergeant de huit pouces au-dessus de l'eau. Un fusil de chasse ordinaire placé à côté est destiné à achever le gibier qui ne sera que blessé.

» Le chasseur, l'œil sur le but, les mains dans l'eau, fait avancer la petite batterie flottante avec une circonspection que l'on comprendra facilement quand on saura que le moindre bruit, un craquement, un roseau qui frôle la loquette, peut réveiller les canards et les disperser avant que les chasseurs soient à leur portée ; puis la canardière est une arme si lourde qu'on ne peut l'épauler debout.

» Arrivé à 50 pas du groupe, le chasseur, qui a navigué de façon à avoir l'extrémité de son arme bien dirigée vers le but, abandonne les palettes, vise un instant et fait feu. A travers la fumée, il aperçoit des victimes ; d'autres qui ne sont que blessées s'en vont battant l'eau de leurs ailes, pour retomber plus loin et se relever encore, jusqu'à ce que le fusil de chasse ordinaire les ait achevées.

» On abat cinq ou six canards d'un seul coup.

» Toutes les familles de ces palmipèdes aiment à vivre en société, et, dans certaines occasions, lorsque le froid est excessif, ils sont serrés les uns contre les autres, en masse compacte, et présentent alors au chasseur d'heureux coups de fusil.

» Parmi les faits éclatants de cette chasse, il faut citer ceux de MM. Bourguignon et Verdan, qui abattirent l'un trente-deux canards, l'autre trente-cinq, d'un seul coup de canardière. Feu le chasseur Javet de la Maison-Rouge (près Epagnier), tua ainsi, en pleine nuit, quatorze oies sauvages. »

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

M. Léautaud, souffleur de la Comédie-Française.

Il est un homme qui joue au théâtre un rôle beaucoup plus important qu'on le croit généralement. Et cependant cet homme vit complètement effacé, sans que le public songe quelquefois à lui, sans que l'habitué du théâtre lui tienne compte de ses éminents services. Le souffleur travaille ignoré dans son trou ; et si, par hasard, le spectateur s'occupe un instant de lui, ce n'est que pour lui lancer d'amer reproches, d'impitoyables quolibets : « Chut ! chut ! Souffleur, ferme !... C'est insupportable ! » Et songez que lorsqu'il reçoit de pareils compliments, c'est précisément lorsqu'il a affaire à un acteur qui ne sait pas bien son rôle, et pour lequel il doit légèrement hauser la voix pour se faire mieux entendre et le tirer d'embarras ! Quelle tâche ingrate !

Et dire que nombre de personnes ignorent qu'il n'est guère de représentation possible sans souffleur, quel que soit d'ailleurs le talent des acteurs. M^{me} Mars, la célèbre comédienne, disait : « Apprenez à l'artiste, dont la » mémoire est ordinairement la plus infaillible, » qu'il doit jouer sans souffleur, et vous le verrez aussitôt, plein de trouble et d'inquiétude, » chercher ses phrases, oublier ses répliques, » manquer tous ses effets ; mais que le souffleur, au contraire, dise à l'acteur le moins doué de mémoire : Soyez sans crainte, je vous soignerai votre grande tirade ! et vous n'en tendrez pas le comédien faillir d'une seule syllabe. »

Tout cela étant parfaitement exact, ne devrions-nous pas, nous autres spectateurs, un peu moins, oublier que, dans la cabine placée au bord de la scène, il est un être intelligent, dévoué, qui se fait grand souci de sa besogne — de laquelle dépend en grande partie le succès d'une représentation — et s'en acquitte on ne peut plus consciencieusement.

A ce propos, nous nous plaisons à reproduire les lignes suivantes publiées au commencement de l'année dernière dans le *Petit Parisien*, à l'occasion de la retraite de M. Léautaud, le souffleur de la Comédie-Française, pendant vingt-cinq ans :

En sortant du Conservatoire, M. Léautaud s'était fait acteur. Il commença à se produire à l'étranger, à Bruxelles, puis dans quelques villes françaises. En 1866, il revint à Paris et entra à l'Odéon. A la vérité, il végétait, gagnant difficilement sa vie.

— Je ne parvenais pas, raconte-t-il, à « faire mon trou. »

C'est alors qu'il eut l'idée d'entrer dans celui du souffleur. L'emploi était libre à la Comédie-Française, et, quoique modeste pour un homme qui avait révélé la gloire sur la scène, au feu de la rampe, devant les spectateurs enthousiasmés, M. Léautaud l'accepta. C'était son existence assurée, avec des appointements convenables, et une retraite pour les vieux jours.

Oh ! croyez-le bien, ce n'est point sans peine qu'il se résigne à ces fonctions obscures ! Lui-même l'a avoué. Bien des fois, il eut la tentation de remonter sur les planches, de reprendre sa place parmi ses camarades. Mais il sut refréner son ambition, et pendant un quart de siècle il vint se blottir dans sa

cabine. Toutefois, si le soir il se contentait de souffler, le matin il se rattrapait en donnant des leçons de déclamation.

— J'eus la chance, déclare-t-il avec fierté, d'avoir formé à mon cours des artistes de valeur !

Ce que M. Léautaud aurait pu dire aussi, c'est que souvent il eut le mérite de « sauver la situation », comme on dit, et d'empêcher des incidents de se produire sur la scène. Une fois, entre autres, dans l'*Elé de la Saint-Martin*, l'acteur chargé du principal rôle apparut en complet d'ivresse, après un dîner trop arrosé de vins fins. M^{me} Barretta, qui était en scène, se voyant en face de cet homme absolument ivre, jeta au souffleur un regard désolé. « Elle m'appelait véritablement à son secours ! » dit M. Léautaud. Aussitôt, il fit baisser le rideau, avant qu'on eût eu le temps dans la salle de rien remarquer, et, après une annonce au public, le spectacle fut changé.

Une autre fois, ce fut plus grave. Un commencement d'incendie assez violent s'était déclaré sur la scène. M. Léautaud s'en aperçut, donna l'alarme, et on put éviter un désastre. « Vous voyez, s'écria alors le brave homme, qu'en soufflant, on peut éteindre un incendie ! »

Le *Dictionnaire Théâtral* énumère les principales conditions requises du souffleur. D'abord, il faut avoir un organe net et délié ; il faut que le timbre soit pour ainsi dire pénétrant, non pas comme une vibration, mais comme un jet de son projeté vers celui à qui il s'adresse. D'autre part, l'émission des mots ne doit pas se faire à demi-voix, ce qui produirait un bourdonnement confus, indiscernable pour le comédien et désagréable pour le spectateur ; elle doit avoir lieu dans la gamme gutturale qu'on appelle « le chuchotement ». En un mot, ce doit être une confidence habilement dissimulée. Voilà pour l'organe. Mais ce n'est pas tout, et il importe encore que le souffleur connaisse bien chaque acteur, qu'il sache le servir comme il entend l'être, qu'à l'un il « envoie » toute la pièce, que pour l'autre il se contente de souffler à certains passages.

Il y a là, en somme, presque un art. Sur la scène, le moindre égarement, la moindre déviation peut conduire en quelques secondes à l'affarement. Il arrive aussi que des comédiens ont pour habitude, quand leur mémoire leur fait défaut, de collaborer à la pièce par des amplifications ; c'est alors que le souffleur doit prêter toute son attention ; s'il se trouble, s'il mèle les feuillets de sa brochure, s'il ne peut rattraper le comédien au bon passage, il y aura un véritable galimatias, et tout pourra bien finir sous les sifflets du public.

L'attention ! voilà le grand point.

— Je connais tout le répertoire, a dit M. Léautaud, mais j'ai quand même la pièce sous les yeux, car c'est très dangereux de souffler de mémoire. On peut avoir un moment d'oubli. La fatigue cérébrale est énorme, il faut aller de l'un à l'autre rôle, les suivre tous, être à l'affût. Une seconde de distraction n'est pas permise. Il y avait auparavant dans ma cabine une petite lueur par où, en se retournant, on pouvait voir la salle : je l'avais fait boucher afin de n'avoir pas mon attention détournée de ma brochure.

Quelques acteurs ne savent jamais bien leur rôle. Ainsi fut le célèbre Arnal, qui avait la mémoire la plus incertaine qu'on puisse imaginer. Rachel, au contraire, savait bien ses rôles, mais elle voulait néanmoins que le souffleur la suivit de la première à la dernière représentation.

Il paraît que Mounet-Sully fit plus d'une fois le malheur de M. Léautaud. « Aujourd'hui, raconte ce dernier, il est plus raisonnable ; il prend de l'âge ; mais autrefois il était terrible : il s'emballait, il ne

faisait plus attention à rien, ni à lui ni à moi ; il allait, il allait... et soudain, il s'arrêtait... » Heureusement, M. Léautaud était là, veillant : il soufflait le mot oublié par le comédien, et tout était sauvé !

La Jungfrau autrefois, aujourd'hui.

Voici la curieuse description qu'un touriste faisait de la Jungfrau, il y a soixante ans :

Cette fameuse montagne est peut-être, sans en excepter le Mont-Blanc, la plus imposante de toutes les cimes des Alpes. Couché sur l'herbe, au passage de la Scheideck, à deux pieds du sombre précipice où s'écoulent incessamment les neiges de la Jungfrau, la tête quelquefois tendue au-dessus de cet effroyable abîme, je demeurai deux heures entières comme anéanti dans la contemplation de cette masse extraordinaire. Le sommet en est tellement roide et escarpé que la neige ne peut s'y fixer complètement. Plus bas règnent d'immenses vallées de glaces bouleversées par les tempêtes et que parcourt avec un fracas horrible, les avalanches qui roulent pendant 10 minutes dans les noires profondeurs de ces abîmes.

Muet, immobile, en face de celui qui tenait toutes mes facettes suspendues, je versai des larmes d'admiration. Le pâtre des Alpes, en donnant à ce mont sublime le nom de *Jungfrau*, se plait à l'envisager comme une jeune fille, une *vierge*, dont la ceinture éblouissante ne sera jamais détachée, dont le sein inabordable ne sentira jamais l'impression d'une main humaine. Cette masse de neige qui la couvre est sa robe virginal, et le vaste manteau qu'elle porte en tout temps recèle dans ses immenses replis la mort du téméraire qui tenterait d'y pénétrer !

En regard de ces réflexions, qui témoignent de l'impression profonde, mystérieuse, et allant parfois jusqu'à l'épouvante, que laissait dans l'esprit des populations l'aspect de cette montagne, plaçons ces quelques lignes, par lesquelles M. H. de Parville débute dans une de ses dernières chroniques :

Il y a trois ans, j'annonçais qu'on était décidé à percer la Jungfrau et à faire un chemin de fer à travers la masse calcaire. En 1895, j'ai vu poser les premiers jalons. Cette année, j'ai assisté à l'inauguration du premier tronçon de la ligne. C'est dire que l'entreprise se réalise. On compte même aller jusqu'au bout en quelques années.

Que les temps sont changés et comme la terrible et menaçante montagne s'est apprivoisée !

Coumeint on appreind l'allemand à Berne.

Noutron sindiquo qu'avai prao d'orgouet voliessai que son valet appreingnè l'allemand po pouai figura pè lo mondo ; mā coumeint ne pouavè pas fêre grands frais, fe tsemin et manairè po lai trovò 'na plièce sein payi. L'eingadzè donc son coo dein 'na peinchon à Berne po férè lè coumehons. Tot allavè bin lè premi dzo, mā on bio matin on lai baillé on panai po alla queri dào pan tsi lo bolondzi, et noutron gaillà sè perd pè lè tserrâire et après avai veri et reveri permis cé moué dè māisons qu'on lai dit la Ville fédérale, tsertsé on moian dè sè férè compreindrè. Fà on signe avouè la man contré sa botse po férè vaire que tsertsivè oquî po medzi. Tot per on coup, reincontré dou monsus et lâo fâ la même mena don air désesprâ. L'ein ont pedi et lo minont tsi on dentistre ; mā quand ie ve que faillessai montâ dâi grands égrâs, sè dese ein li-mêmè qu'on ne lo menâvè pas tsi lo bolondzi. Et mè sè défeindâi po montâ, mè lo bussâvont, kâ crésont que pésai la tita.

Lo dentistre lai avôr la botze, vouaité de dein, preind on uti et crac, vouaïquie on gros marté que châotè pè la tsambre. Noutron Daniel fâ onna bouailaïe dè la metzance et fot lo camp. Lo surleindéman l'étai tsi son père que lai demandè ce que vao derè ci commerce. Daniel sè met à tschurlâ ein deseint : « Allâ

lai yâi appreindrè l'allemand, lai fâ biau, quand on lâo démandè dào pan, vo trézon lè deins !

S. M.

Un trait d'Horace Vernet. — On cite du célèbre peintre des traits d'une originalité fort piquante, mais aucun ne vaut celui que nous trouvons dans un journal de Paris qui l'appelle une *idée d'artiste* :

Le propriétaire d'une délicieuse villa dans les environs de Paris, se plaignait d'être constamment obligé d'exhiber sa carte d'abonné aux employés du chemin de fer.

— Faites donc comme Horace Vernet, lui dit quelqu'un.

— Qu'a-t-il fait ?

Vernet habitait alors Versailles, mais ses affaires l'appelaient chaque jour à Paris, il avait pris un abonnement au chemin de fer. Au bout de quelque temps, sachant que les employés le connaissaient parfaitement, il voulut se dispenser de l'exhibition quotidienne de sa carte.

— Précisément comme moi !

— Mais l'employé de la gare de Versailles, vieux militaire grognon à cheval sur la consigne, s'obstina à réclamer la production de la passe en question.

— Moi aussi, j'ai eu beau réclamer auprès des chefs contre cette évidente taquinerie, on m'a répondu : « C'est le règlement ! »

— Eh bien, voici ce que Vernet imagina : Il fit coudre sa carte d'abonné sur le fond de sa culotte, et chaque fois que le vieil employé lui réclamait sa passe, il soulevait brusquement la partie postérieure de son paletot. Et avec un geste indicateur des plus expressifs : « Voilà ! » criaît-il de toutes ses forces.

Fantaisie.

Fuyons la ville et la cohue,
Fuyons Paris où le badaud
Fait tout le jour le pied de grue
Pour voir passer Faure en landau ;
Fuyons les plages à la mode,
Où les gens *chic*, par vanité,
Dans l'éclat d'un luxe incommodé,
Vont se montrer pendant l'été ;
Fuyons les lieux où d'habitude
Vont flâner les heureux du jour.
Dans le calme et la solitude
Nous vivrons d'eau fraîche et d'amour.

Sifflant un vieil air de gavotte,
Là, merles, fauvettes, pinsons,
En nous servant à table d'hôte,
Feront l'office d'échansons.
Sans apprêt, sans vaisselle plate,
Et sans luxe de linge fin,
Notre menu n'a rien qui flatte
Les goûts d'un Brillat-Savarin.
Oubliant la guigne et la déclie
Là, dans notre asile discret,
Nous serons tous deux à souhait
Pour vivre d'amour et d'eau fraîche.

A. L.

Nouvelles industries lausannoises.

Serrurerie. — Cette branche de l'industrie du bâtiment est toujours la plus active et la plus prospère. Peu de villes possèdent des ateliers de serrurerie aussi importants et aussi bien outillés, et auxquels il ne manque, pour se développer encore, qu'une force motrice suffisante, à un prix abordable.

A part la quincaillerie qui vient de France et d'Allemagne, on peut dire que tout ce qui est métal dans un bâtiment se travaille, s'exécute et se pose dans nos propres ateliers.

Les travaux artistiques en fer forgé, martelé, repoussé, les charpentes métalliques, les contrevents en tôle emboutie, avec ou sans persiennes, les devantures des magasins et leurs fermetures à caisson et à charriots, que n'importe nous fournissaient Genève et Paris, sont exécutés chez nous par nos propres ouvriers.

Les balustrades, balcons, rampes d'escaliers en fer forgé, continuent à faire une concurrence à la fonte ornée ; c'est plus solide, plus élégant et a l'avantage d'être exécuté chez nous.

Le nombre d'ouvriers, dans toute la ville, peut être évalué à 200 environ. Un grand atelier en occupe à lui seul jusqu'à 70 ou 80.

Vélocipèdes. — La manufacture de vélocipèdes, créée en 1896, continue à prospérer ; elle occupe maintenant une moyenne de 15 ouvriers, et a livré, pendant sa deuxième année d'existence, plus de 250 machines que leur qualité et leur bienfaire mettent à la hauteur des premières marques étrangères ; elle a même exporté plusieurs de ses bicyclettes.

Cette même maison vient d'augmenter son champ d'activité en s'occupant de la construction et de la représentation des *automobiles*, dont l'usage tend à se généraliser. Elle a déjà livré dans le pays plusieurs voitures et tricycles à pétrole, que nous voyons fréquemment circuler dans nos rues.

(*Statist. cant.*)

Déception d'un député.

Dans une de ses dernières séances, la Chambre française a invalidé l'élection d'un député. C'était très probablement un député normand, car sur le pupitre que ce dernier venait d'abandonner on trouva ces vers signés : Xavier Roux, et reproduits par les *Annales politiques et littéraires* :

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre,
Et je te dis adieu, ma chère !
Adieu pour la dernière fois !
Car je ne suis pas quoiqu'on die,
Un député récalcitrant
J'opine et rentre dans le rang...
— Je vais revoir ma Normandie.
Pourtant j'étais bien décidée,
Par ce vilain mois de novembre,
A garder avec soin la Chambre,
La Chambre ne m'a pas gardé.
Est-ce un malheur pour la patrie ?
Cela nous est indifférent ;
Pour nous le malheur est très grand...
— Je vais revoir ma Normandie.

Comment il faut peser les poules. — Un de nos amis marchandait, samedi dernier, une poule sur le marché.

— Combien ? demande-t-il à la paysanne, qui la tenait dans son panier.

— Trois francs, missieur. Sentez voir comme elle est rondelette.

— Oui, mais elle me paraît bien légère.

— Mossieur, je suis sûre qu'elle pèse au moins un kilo et demi.

L'acheteur prend la poule, entre dans le magasin le plus rapproché, met le volatile sur les balances et revient en disant :

— Vous voyez, à peine pèse-t-elle un kilo.

— Ah ! pardine, fit la paysanne, ça ne m'étonne pas, vous la pesez avec la plume !... La plume, c'est léger ; mais pesez-la voir déplumée et puis vous verrez !

Les tribulations d'un marchand de combustibles.

Il y a déjà quelques années de cela. Un petit marchand de combustibles, dont le commerce n'allait pas trop mal, voulut remplacer par une enseigne le modeste écriveau de carton, qui, jusqu'alors, avait indiqué sa boutique.

Le peintre venait de placer l'enseigne au-dessus de la porte. On y lisait, en lettres d'or sur fond noir : *Commerce de combustibles*, le nom du marchand, puis, ces trois mots : *Tourbe, Coke, Houille*.

— La Chambre.